

duc Rohan ; vous êtes sévère pour ceux qui ont affaire à vous, et cependant, je dois en convenir, si rude qu'ait été la leçon que vous venez de me donner, j'en aurai mon profit. J'ai tort, en effet d'exiger de vous une satisfaction immédiate ; je n'ai pas le droit de la réclamer, car, vous l'avez dit, vous ne vous appartenez pas. Ma mort, si je succombais dans ce duel, passerait inaperçue ; la vôtre serait non-seulement la ruine de notre parti, mais celle de la religion. Si grande que soit ma haine, elle doit céder le pas, quant à présent, à des intérêts d'une si haute importance. Excusez-moi, monsieur le duc. Quand nous battons-nous ?

— Aussitôt après la guerre, lorsque j'aurai réglé avec le connétable et avec le roi les conditions avantageuses que j'espère obtenir.

— Vous m'en donnez votre parole, monsieur le duc ?

— Je vous le jure sur l'honneur de mon nom et ma foi de gentilhomme, monsieur le comte de Mauvers ; je n'attendrai pas une nouvelle provocation ; je viendrai moi-même me présenter à vous et me mettre à vos ordres.

— C'est bien, monsieur, j'y compte.

— D'ici-là, pourrai-je, moi aussi, compter sur votre concours ?

— Il vous est acquis pour l'avenir, monsieur le duc, comme il l'a été pour le passé.

— Donc, plus un mot de cette affaire ; qu'elle reste entre nous ; surtout que nul ne se doute de notre dissentiment ; il en existe déjà de trop grands parmi nos plus dévoués ; laissons, quant à présent, dormir cette affaire, pour ne la réveiller qu'au choc de nos épées frappant l'une contre l'autre. Et maintenant retournons s'il vous plaît, auprès de nos amis ; que nul ne puisse s'apercevoir de ce qui s'est passé ici entre nous.

— Qu'il soit fait ainsi que vous le désirez, monsieur le duc, je suis tranquille désormais, j'ai votre parole.

— Je n'y faillirai pas.

Ils rentrèrent alors dans la salle.

— Messieurs, dit le duc, d'une voix aussi calme que s'il ne venait pas d'avoir une discussion orageuse, il faut nous séparer. Préparez-vous à monter à cheval, je pars à l'instant pour Castres, mon cher comte, ajouta-t-il en se tournant vers Olivier, veuillez, je vous prie, venir le plus tôt possible camper devant Castres, avec vos braves partisans, j'aurais bientôt besoin de vous là-bas.

— Avant trois jours vous serez obéi, monsieur le duc.

— Monsieur de Penavère, je recommande monsieur le comte du Luc à votre hospitalité ; vous savez qu'il est un de mes plus privés, ce que vous ferez pour lui, c'est pour moi que vous le ferez.

— J'avais devancé vos ordres, monsieur le duc ; mon intention était, en effet, d'offrir mon hospitalité à monsieur le comte.

— Gracuseté dont je vous suis reconnaissant, monsieur, mais dont je n'abuserai pas, car demain, au lever du soleil, il me faudra retourner à Caylus, afin d'exécuter au plus vite les ordres de monsieur le duc.

— Ce sera un regret pour moi, monsieur, de vous posséder si peu de temps.

— Allons, au revoir, messieurs, et bon espoir ! dit gaiement le duc. Bientôt, je l'espère, l'occasion nous sera offerte de prouver à M. le connétable de Luynes ce dont nous sommes capables.

Les gentilshommes quittèrent alors l'Hôtel-de-Ville et monterent à cheval. Le duc salua une dernière fois de la main le comte et M. de Penavère, et il s'éloigna à la tête de sa brillante

escorte de gentilshommes, accompagné par les acclamations de la foule réunie sur son passage.

Lorsqu'enfin le duc eût disparu dans le lointain, M. de Penavère fit remarquer au comte qu'il était temps de monter à cheval pour se rendre à sa demeure.

Ce fut vainement qu'Olivier chercha Claude Aubryot, le page avait disparu après avoir confié son cheval et celui de son maître à l'un des soldats de l'escorte du gouverneur.

Le comte ne se préoccupa que médiocrement de cet incident ; il se préparait à monter à cheval, lorsqu'il aperçut Claude Aubryot accourant de toute la vitesse de ses jambes pour lui tenir l'étrier.

— Excusez-moi, monsieur le comte, dit le jeune homme, je me suis laissé entraîner à boire avec des soldats.

Le comte haussa les épaules, mais il ne fit aucune observation.

Il se mit en selle et suivit M. de Penavère.

XV

A QUOI CLAUDE AUBRYOT PASSAIT SON TEMPS, TANDIS QUE SON MAÎTRE ÉTAIT A L'HÔTEL DE VILLE

Nous laisserons, quant à présent, le comte du Luc se rendre tout en causant avec le gouverneur à la demeure de celui-ci, où une si cordiale hospitalité lui avait été offerte, et faisant quelques pas en arrière, nous reviendrons à Claude Aubryot, afin d'expliquer au lecteur les motifs qui avaient engagé le jeune homme à abandonner la garde qui lui avait été confiée du cheval de son maître.

Claude Aubryot avait suivi d'un regard anxieux le comte du Luc. A peine l'eût-il vu disparaître dans l'intérieur de l'hôtel-de-ville qu'il jeta un regard sournois autour de lui, et, avisant le soldat de l'escorte du gouverneur que celui-ci avait chargé de garder son cheval, il s'approcha nonchalamment de lui, et affectant l'air le plus innocent qu'il put prendre :

— Eh ! compagnon, lui dit-il, ne trouvez-vous pas comme moi qu'il fait bien chaud ?

— Poui, mon charmant jeune homme, il fait très-soif, répondit majestueusement le soldat qui était un vieux recitre suisse des Petits-Cantons.

— Ah ! bon, fit l'autre, vous êtes Suisse, alors je comprends, vous avez soif ?

— Tachur, mon oholi karçon.

— Eh bien ! alors, vous ne verrez pas d'inconvénient, n'est-ce pas, à ce que je m'aille rafraîchir d'un pichet ? J'ai là un camarade qui m'attend ici près pour boire un coup.

— Che vous embêche bas, reprit le Suisse en passant avec mélancolie sa langue sur ses lèvres.

— Je le sais bien, mais ce n'est pas cela que je voudrais.

— Que fûlez-vous ?

— Je voudrais que, pendant mon absence, vous ayiez la complaisance de me garder mes deux chevaux ; du reste je ne serai pas longtemps et je vous reverrai cela plus tard.

— Che feu pien ; ça m'est égal !

Le page ne laissa pas au Suisse le temps de revenir sur sa parole, il sauta à bas de son cheval, jeta les brides aux mains du soldat et s'éloigna tout courant.

— Gomme za gure, ces gennes gens. C'édrégaï, ajouta-t-il mélancoliquement, il a raison, il fait très-soif.

Le page s'était depuis longtemps perdu au milieu de la foule.